

LE JOURNAL DE GUIGNOL

« Qui s'y frotte s'y cogne! »

RÉPUBLICAIN, SATIRIQUE, HUMORISTIQUE ET LITTÉRAIRE

PARAISSENT TOUS LES SAMEDIS

VENTE EN GROS

chez Mme Veuve MELIN
Rue Quatre-Chapeaux, Lyon

ADMINISTRATION & RÉDACTION

LYON. — Rue Cavenne, 20. — LYON

Avis. — La Direction du Journal de Guignol décline toute responsabilité de correspondances n'émanant pas d'elle et sans le timbre du journal. De même elle ne tiendra compte des communications qui ne seront pas adressées exclusivement au bureau du journal, 20, rue Cavenne, à Lyon.

ABONNEMENTS : 6 fr. par an. (Prix unique)

ANNONCES...

PUBLICITÉ POPULAIRE
à prix très réduits
S'adresser : 20, rue Cavenne, 20

NOTRE PAUVRE PARC!



B. se. Lyon.

Gones du Gourguillon, Canuts du Plateau, Yonnais de Lyon, vitrez comme la sampillerie menicipale a laissé petafiner notre Parc !...

(Voir à la 2^e page).

Guignol au Parc

GUIGNOL. — Mon vieux frangin, si te veux, nous vons z'aller nous promener z'à la ferme du boulevard de l'hypodrome.

GNAFRON. — A la ferme m'ordèle ?

GUIGNOL. — Faitement, c'est là ma vieille que te vas n'en voir de belles bêtes. Y a de vaches de toutes couleurs, et de toutes les espèces, et de taureaux comme t'en a jamais vitré sous la culotte des cieux.

GNAFRON. — Y paraît qu'y a de caïons que ressemblent à de boges de farine si tellement y sont gras.

GUIGNOL. — Et y z'ont le nez retroussé comme les petites Anglaises, sauf ton respect.

GNAFRON. — Ne soye pas malhonnête avec les Moisselles, les Miss, tcetera, te sais pas ça que te peux devindre.

GUIGNOL. — Oh ben que je devienne ça que te voudras, je viendrai jamais si bête que toi.

GNAFRON. — Depis que je sus revindu du Dahomey te fais que de m'insurter.

GUIGNOL. — Je t'insurte pas benêt, c'esse tout uniment pour rigoller. A propos, te sais faut que je te prévienne, te feras bien attention à tes fumerons, parce qu'y z'y a aussi de cabots de taille, je te dis que ça ; y a de danois épastroillants, des ceusses qu'on appelle Arlequin, des bleus, des bêtes, et pis des chiens de chasse de toute espèce de race.

GNAFRON. — Y a pas de moutons ?

GUIGNOL. — De mutons, y a que ça, mon belin, et pis de tapés, et de toutes les variétés, de merlinois, de Millery, de z'anglais, de ceusses d'Afrique, et de mutons blancs et noirs. Y a aussi de volailles espastroillantes, et de lapins de toutes couleurs.

GNAFRON. — Parle pas de lapins, c'esse pas mon habitude d'en posaser.

GUIGNOL. — Oh, t'en défends pas, t'a ben fait comme les autres. Eh ben c'est convenu, nous irons à la ferme, en passant par le parc de la Tête-d'Or, parce que c'esse darnier la voute, te sais ? Et on sera pus vite arrivé.

GNAFRON. — Oui, oui, je me remémore là où que ça perche.

GUIGNOL. — Et pis c'est là que nous en voirons de prix de toutes espèces, de groupes en argent massif.

GNAFRON. — De z'escultures en argent massif, oh là là, y aurait de

quoi n'en faire boire de chopines, hein ! rien que d'y penser, y me vient comme de tréautements dans la voute palatine.

GUIGNOL. — Et pis c'est pas z'étonnant s'y z'ont tant de prix, y les remportent tous, exemple à l'Exposition, y en avait que pour eusse. V'là ce que c'est que d'avoir de beaux produits.

GNAFRON. — Eh ben vons z'y tout de suite, parce qu'y va pleuvoir, et faut traverser le parc avant l'averse, pas vrai ?

GUIGNOL. — En route..... Tiens faut faire le tour vers le monument, y a pas moyen de passer, la chaussée esse z'en réparation.

GNAFRON. — C'est pour nous faire perdre notre temps, tout simplement... Te sens pas des gouttes ? on dirait qu'y va tomber une saucée.

GUIGNOL. — Nous nous ensauverons aux Beaux-Arts, je connais les gardes que nous offrirons ben un abrit, pendant un miment.

GNAFRON. — Mais nom d'une grolle ! est-ce que le lac esse en débordement, reluque donc ces ornières et ces flaques d'eau, y en a plus là que la compagnie en fournit pas en deux ans à ses abonnés.

GUIGNOL. — M'en parle pas, oh là là, vitre donc ces deux mamis que sont z'en échasses !

GNAFRON. — C'est ça qu'on aurait dû faire, viendre tous les deusses en échasses, parce que jamais on va s'en sortir.

GUIGNOL. — Allons bon, v'là leur chien que gourde, oh ! vitre donc de sapin, on dirait qu'y traverse le marais des Echets, n'en reçoivent t'y de boue et de crotte les gones que se font ballader.

GNAFRON. — Plaisante pas, y peuvent pus avancer, viens vite pousser à la roue.

GUIGNOL, au cocher. — Eh là-bas Collignon, attends un miment, te vois ben que t'a beau cogner ta rosse, qu'elle peut plus avancer ; le temps de quitter nos chaussettes et on est z'à toi.

GNAFRON. — J'irai plus vite moi, j'en porte pas.

GUIGNOL. — Oh moi c'esse pas long... tiens, ça y est, j'ai de chaussettes russes.

GNAFRON. — T'a raison, faut z'être patriote jusqu'aux ripatons. (Ils poussent les roues.)

GUIGNOL, au cocher. — Cogne donc, allez zou ! en avant ! oh hisse, patastras... Allons, bon ! j'enfonce jusqu'aux genoux, sacré pays, va... ah

v'là que ça bugé... enfin !... ca y est.

LE COCHER. — Merci bien, Messieurs. (A ses voyageurs.) Faites pas attention c'est rien, c'est le commencement, du beau parc c'est tout ce qui en reste.

GNAFRON. — Mais nom d'une grolle, nous sommes propres, t'en a jusqu'aux reins mon pauvre Chignol.

GUIGNOL. — Te t'es pas reluqué toi, y en a jusque sus ton tuyau, eh ben gare la Dodon, quand on va revindre, ca fera du propre !

GNAFRON. — C'est pas Guieu possible, abomination de la désolation. avoir petafiné un si beau parc comme ça, au moins autrefois on pouvait se balader, quand y pleuvait, on trouvait z'un abri sous les arbres, maintenant, y en a plus.

GUIGNOL. — On les a ratiboisé, ma vieille branche, parce que ça gênait le concessionnaire, comme on a petafiné les allées, les pelouses, même qu'on s'embourbe, comme nous sont en ce miment, sans pouvoir z'en sortir.

GNAFRON. — Et ça va t'y durasser longtemps comme ça ?

GUIGNOL. — Je pense ben, tout le temps que ça fera plaisir au grrrand concessionnaire !!

GNAFRON. — Mais la Voirie ne met donc pas le hola ?

GUIGNOL. — La voirie !! La voirie municipale !! M'en parle pas, tous de cogne-mous, on n'a jamais vitré chose pareille ! mais dis donc, si on allait rechercher ses croquenods et tes chaussettes.

GNAFRON. — Buge pas, reste dans l'eau, j'y vas ; d'autant plus que v'là l'averse que commence et que nous ont pas feni encore.

GUIGNOL. — S'y a encore de z'affaires comme ça, nous sont pas t'en-core z'arrivés !

GNAFRON. — J'en reviens pas, mon Guieu ! j'en reviens pas ! un si beau parc, jusqu'on viendait se promener tous les dimanches avec Dodon, et à pied sec avec de z'escarpins et de gants de filosselle.

GUIGNOL. — Quoi que tu veux, on y viendra z'en bateau, ou en échasses, y a qu'à faire prendre la mode.

GNAFRON. — La mode !! Avec tout ça voilà au moins deux heures qu'on s'est z'embourbé là, jamais on va pouvoir visiter la ferme. J'ai ben peur que non. Oh, oh ! v'là que ça tombe, allons vite vers les Beaux-Arts, on se remisera.

UN GARDE DU PAVILLON. — Entrez

vite, Messieurs, venez vite vous mettre à l'abri pendant l'orage. Mais, je ne me trompe pas, c'est Guigol et Gnafron ?

GUIGNOL. — Eux mêmes, mon bazon, en parsonnes parsonnelles, et que sont bien ennuiés d'être passés par le parc pour aller à la ferme modèle.

GNAFRON. — Si on avait su, on aurait prit le boulevard Pommerol.

LE GARDE. — C'est encore plus embourbé que par là, et vous n'auriez pas pu passer...

GUIGNOL. — Tiens, v'là que la pluie s'arrête ; vons nous z'en, Gnafron, allons zou. (Au garde.) Où donc qu'on va bien pouvoir passer ?

GNAFRON. — Et ben en suivant l'allée, pardine ; tout droit z'entour de la Coupole.

LE GARDE. — Mais la route est barrée, on ne passe pas pour cause de démolition, y faut que vous retourniez à l'entrée, et prendre l'allée du milieu ou celle qui contourne le lac.

GUIGNOL. — Eh ben nom d'un rat, nous en sortons plus. Gnafron, retire tes grolles et moi aussi, nous aurons meilleur compte d'y aller pieds nus que chaussés, faudrait se déchausser à tout bout de champ.

GNAFRON. — Allons, faut ben se décider. (Ils partent)

GUIGNOL. — Faut suivre le bord du lac, parce que avec leurs démolitions des pavillons Tunisiens, on en sortirait pas.

GNAFRON. — T'entends pas, Chignol, que donc que sonne ?

GUIGNOL. — Mais c'esse midi, et Dodon que nous attend pour dîner. On aurait mieux fait de passer par Villeurbanne, en serait z'été pus vite arrivé, à présent faut s'en aller.

GNAFRON. — C'est-y pas dégoûtant. Par la faute fautive de l'administration de la voirie, v'là qu'on peut plus circuler librement et vitrer ça qu'on veut dans une matinée.

GUIGNOL. — Et pis c'esse la faute du concessionnaire, qui devrait ben un peu se dépêcher à remettre les choses en état. Y nous en a fait du beau avec l'exposance. Petafiner le parc et petafiner les exposants, petafiner tout le monde, et c'esse pas feni.

GNAFRON. — T'esse jamais content, vons nous z'en et si jamais on fait de revindance en Tête-d'Or, faudra venir en ballon, ou avec de z'échasses si on veut pas se neyer. Mon pauvre Lyon va, comme te v'là détérioré ! je veux pus y penser, ça troublerait ma digestion.

JEAN GUIGNOL.

CONSEIL MUNICIPAL

Compte-Rendu Kinestographique

Séance du 7 mai 1895

La séance est ouverte à 8 h 1/2, sous la présidence de M. Gaillon.

Ressuscité par sa nomination toute fraîche de « grand-officier de la Légion-d'Honneur » flanquée d'une copieuse distribution de croix chevalières aux satellites qui gravitent dans l'orbite de cet astre de première grandeur.

Sa liste est passée tout entière, par ordre de Mairite ; mais, hors sa liste, pas de ruban ; eussiez-vous tous les droits et tous les titres possibles et imaginables, lyonnais mes frères, à être crucifiés, vous resterez éternellement sur le « chemin de la croix » — sans jamais parvenir au Calvaire — si vous n'êtes pas épaulés par Gaillon-le-Cyrénéen.

L'amitié d'un « grand-Maire » est un bienfait (des Dieux.

Demandez plutôt à MM. X., Y et Z., qui brillent parmi nos nouveaux Légionnaires du Rhône, et dont la boutonnière n'a pris

la rougeole que par contagion résultant de leur contact avec le « crachat » de Lord-Maire, grand dispensateur — en sa bonne ville de Lyon — des microbes décoratifs.

Et maintenant, Seigneur, puissé-je vivre assez vieux — et lui aussi — pour le voir enfin promu à la dignité de « grand-croix » lorsqu'il aura effectué la suppression des octrois et leur remplacement par... le renouvellement à perpétuité du monopole de la Compagnie du gaz.

Il lui doit bien ça, en dédommagement de l'amère déception éprouvée rue de Savoie, dont « l'appelé » ne se trouve pas, hélas ! parmi les « élus ».

Et pourtant, tu le sais, mon vieil Antoine, ton compagnon Charles attend ! et ce n'est vraiment pas gentil de ta part de l'avoir ainsi fait « poser » !

Le Conseil ouvre sa deuxième session ordinaire de 1895. Il élit ses secrétaires, MM. Brizon, Rivière, Robin. Puis il se divise en commissions.

Voilà une session ordinaire qui promet d'être extraordinaire.

Réception du Ministre de la Guerre

M. le Maire lit une dépêche du Ministre de la guerre l'avisant officiellement qu'il vien-

dra à Lyon inaugurer l'Ecole de Santé militaire. Le général Zurlinden offre de venir samedi, dimanche, lundi ou mardi, au choix du Conseil ; il arriverait à 8 heures du matin et repartirait à 2 heures et demie.

Le Conseil décide que le Ministre de la guerre sera reçu dimanche, 12 mai.

Quelle occasion pour M. le Maire d'étréner sa « plaque de grand-off. » ! C'est lui qu'on est fichu de prendre pour le Ministre de la Guerre — déguisé en docteur pour la circonstance !

M. Grossetête se plaint d'une question qui lui est personnelle, et dénonce un cocher qui aurait été malhonnête à son égard.

C'est bien incroyable ! car chacun sait que si la politesse et l'urbanité étaient bannies du reste de la terre, c'est en « sapin » qu'on les retrouverait... sur le siège. Eh ! va donc, sale bourgeois ed' malheur !...

M. Chevillard, adjoint chargé du service, dit qu'il n'a pas connaissance de cette plainte.

Mais M. Grossetête n'a pas dit qu'il était avec une connaissance !

M. Grossetête réplique que ça ne l'étonne pas ; il a pu constater que jamais aucune suite n'a été donnée aux plaintes de cette nature.

Elles sont si peu nombreuses et fré-

quentes qu'on les traite évidemment en « quantité négligeable ».

M. Bedin demande que la rue Baraban et le chemin de Baraban prennent le même nom de rue Baraban.

Et voilà cet aristo de Baraban dégomme de sa particule.

Citoyen Bedin, la démocratie est fière de vous et vous avez bien mérité d'elle ! Gaillon vous recommandera pour la prochaine fournée de promotions, au 14 Juillet. C'est bien le moins qu'un « rouge » aussi pur en ait le ruban.

M. Rieublanc signale les défauts du pavage du quai Saint-Vincent.

M. Colliard appelle l'attention de l'administration sur l'entretien épouvantable des rues, avenue de Saxe et dans la plupart des artères des Brotteaux et d'ailleurs.

Ça, c'est la faute aux bicyclistés !

M. Gaillon répond que si les pavés sont mauvais c'est qu'ils ressortent des ponts et chaussées.

Si l'on peut bien calomnier comme ça un corps auquel on doit la digue de Bouzey.

M. Augagneur a remarqué que ce sont, en effet, surtout les grandes artères dépendant du service de la voirie qui sont les plus négligées. Il signale notamment les inconvénients

BEAUX-ARTS

On vient de décerner la médaille du Salon à M. P. Sallé, pour son tableau : *Un Philosophe*.

Toutes mes félicitations.

Le nom de M. Sallé est sorti au premier tour de scrutin à la majorité des voix.

Il est vrai qu'il n'avait peu ou pas de concurrents sérieux, et Sallé en a profité pour gagner la partie.

Rien ne sert de courir, il faut partir à point. Veinard ! Ce que les artistes ont tenu à récompenser en M. Sallé, c'est sa carrière artistique tout entière, sa lutte incessante pour arriver à faire simple et vrai en même temps. Aussi, d'un commun accord, les artistes, oubliant pour ce jour-là les potins d'atelier et leurs préférences personnelles, ont tenu à donner au travailleur infatigable P. Sallé une preuve de leur amitié en déposant son nom dans l'urne.

Espérons néanmoins que l'an prochain les candidats seront plus nombreux et la lutte plus difficile et que nous aurons le plaisir d'admirer pas mal de chefs-d'œuvres.

C. LONGIES.

Le jury du Salon a procédé au vote des autres récompenses ; en voici les résultats :

PEINTURE

Diplôme d'honneur : M. Etienne Joannon.

Premières médailles : MM. Paupion, Payen, Euler et Chanut

Deuxièmes médailles : MM. Rougier, Raynaud ; Mmes Marolles et F. Vallet.

Rappel de deuxième médaille : M. Bonnaud.

Rappel de troisième médaille : M. Gabriel Trévoux ; Mmes Caire-Tonoir, Barbaud-Kock et Suc.

Troisièmes médailles : Mlle Costadau, MM. Antoine Guy et Boulanger.

Rappel de mention honorable : MM. Poinat et Faure.

Mentions honorables : MM. Calvini, A. Vallet ; Mme Michelot-Carrillon, MM. Mazuyet, Vollen, Chapelon, Mlle Faumon, Mme Marie Gauthier, Mlles Teissère et Esprit.

SCULPTURE

Diplôme d'honneur : M. Weitmen.

Deuxièmes médailles : MM. Bourgeot et Fix Masseau.

Troisièmes médailles : MM. Clette et Cullet.

Mentions honorables : MM. Raoult et Lombard de Buffières.

GRAVURE

Troisième médaille : M. Gabriel Villard.

Mention honorable : M. Ch. Beau.

résultant pour les voitures de la saillie exagérée des rails de tramways.

Mais il oublie de parler des continuel bouversements que la C^{ie} du gaz fait subir à toutes nos chaussées, en recherchant ses innombrables fuites, qui empoisonnent — par surcroît — nos plantations d'arbres !

M. Bischoff estime que c'est dû au taux ridicule des adjudications, par suite de quoi le travail ne peut être fait consciencieusement.

Eh, eh ! il y a du vrai, M. Bischoff, dans votre appréciation ; mais à qui la faute ?

Le kiosque de la place Le Viste

M. Rieublanc demande à M. Debolo où en est la question du transfert du kiosque de la place Le Viste ?

Le kiosque de Pénélope : on le construit pour le démolir, puis on le démolit pour le reconstruire.

M. Debolo répond que le conseil a pris à cet égard trois délibérations, toutes différentes ; la dernière transférerait le kiosque sur le quai de la Charité, qui est une route départementale, de sorte qu'il faut attendre la décision du préfet.

Comment ! il répond comme ça, tout de suite, au pied levé ! on m'a changé mon Debolo.

ARCHITECTURE

Deuxième médaille : M. Jules Lavitrotte.

Troisième médaille : M. J. Bacconnier.

Mention honorable : M. Ch. Foltz.

Nos Théâtres

Le succès est aux Cafés-Concerts.

(Tous les journaux.)

L'auteur d'une revue, monologuant sur la route de l'Eldorado au Grand-Théâtre. — Décidément, c'est la crise. Je suis auteur, mais j'écris aussi dans un grand journal quotidien. J'ai, à ce titre, mes entrées gratuites au Grand-Théâtre. Je vais profiter de cette gratuité pour éreinter le directeur assez... complaisant pour m'octroyer cette faveur. (*Il arrive au Théâtre.*)

Le Directeur. — Mille pardons, mais on m'attend en scène.

L'Auteur-Critique. — Vous travaillez donc quelquefois ?

Le Directeur. — Il le faut bien, le public est si difficile aujourd'hui.

L'Auteur-Critique. — Mais non, mais non, vous exagérez, je vous l'assure, voyez plutôt le succès de ma revue à l'Eldorado.

Le Directeur. — Oui, je sais bien que vous avez fait un chef-d'œuvre et que les œuvres comme la vôtre se recommandent pour elles-mêmes, mais nous n'avons pas, nous, pauvres directeurs subventionnés, le bonheur de tomber tous les jours sur des auteurs d'un talent aussi transcendant.

L'Auteur-Critique. — J'avoue, en effet, que quand on en est réduit à donner une pièce comme les *Dragons de Villars*, *Martha*, *Lohengrin* même, on ne doit pas s'attendre à voir le public affluer chez soi.

Le Directeur. — A qui le dites-vous ? Imaginez-vous que, sous le prétexte qu'elle m'alloue une subvention de 300.000 francs, l'administration municipale m'empêche de montrer des femmes nues et qu'elle m'oblige à mettre des *tutus* à mes danseuses.

L'Auteur-Critique. — Que voulez-vous, cette pauvre administration municipale ne connaît rien à la question théâtrale. Des femmes nues, absolument nues, là est l'avenir des théâtres. Des femmes nues et un dialogue très épicé, voilà ce que veut le public.

Le Directeur. — Pourquoi suis-je lié par la subvention ? Si je n'avais pas aux pieds ce boulet insupportable, je vous prierais de me faire une de ces pièces où vous savez si bien vous servir de ce nu. Vous en feriez une salade

assaisonnée qui laisserait loin derrière elle toutes ces œuvres idiotes comme *Haydée* ou *le Secret*, *Le Sourd* ou *l'Auberge pleine*, de cet imbécile d'Adam.

L'auteur critique. — Eh bien, oui, mais voilà, vous touchez une subvention et vous êtes, par cela même, obligé de vous en tenir à toutes ces insanités. Et dire qu'il paraît que Adam, Massenet, Reyher et tant d'autres imbéciles de cette espèce ont mis des années à pondre un de ces ouvrages, tandis que moi, moi l'unique, moi l'incomparable, j'ai fait trois de ces œuvres dans un hiver et j'ai trouvé le moyen de profiter de mes nombreux loisirs pour assister à vos représentations et vous bêcher le plus souvent que j'ai pu.

Le Directeur. — Il est impossible de ne pas déclarer que ce que vous me dites là est l'expression exacte de la vérité. Mais, je ne vous le cacherai pas un seul instant, mon but est de continuer à toucher une subvention, et j'ai la ferme espérance que l'administration municipale, ouvrant les yeux sur votre talent transcendant, m'autorisera à donner quelques-unes de vos œuvres.

L'auteur critique. — Je ne suis pas assez du Midi pour me faire des idées fausses sur mon talent, que dis-je, sur mon génie, mais je suis persuadé que ce serait pour vous la fortune, une fortune assurée. Et alors quel spectacle ne pourrait-on pas donner aux Lyonnais, car enfin, si sur la petite scène de l'Eldorado je ne puis étaler qu'une vingtaine de paires... de jambes, sur la scène du Grand-Théâtre, c'est par centaines qu'on les exhibera. Il y en aura de maigres, de grasses, de plates, de pendantes. Il y en aura enfin pour tous les goûts et vous verrez affluer dans votre salle la multitude des passionnés que compte notre bonne ville.

Le Directeur. — Je suis trop commerçant pour ne pas mettre à exécution vos projets.

TITI.

POINTES SÈCHES

« Le garde des sceaux vient d'adresser au président de la République un rapport officiel sur l'administration de la justice civile et commerciale en France et en Algérie pendant l'année 1891.

Vous avez bien lu : *en 1891* ! On voit que l'antique claudication de dame Thémis se complique — de nos jours — d'une paralysie de la dextre très préjudiciable à la rapidité de sa rédaction et de son action.

au lieu d'être charriés comme des colis, ou des fardeaux quelconques.

M. le maire propose le renvoi à la commission, qui est adopté.

M. Affre présente un rapport sur l'adjudication publique de la fourniture des tuyaux du service d'incendie, évaluée approximativement à 10.000 francs.

Ces conclusions sont adoptées.

Nous voilà bien avancés ; il n'y a pas d'eau pour mettre dedans, lorsqu'on veut — en cas de sinistre — se servir des bouches *ad hoc*.

Divers autres rapports sur des questions de minime importance sont ensuite énumérés.

La séance est levée à 10 heures 1/2.

Faisons comme elle ; et... la suite au prochain numéro.

U. MAURICE TIC.

AVIS

Nous rappelons que la Direction du Journal de Guignol est uniquement rue Cavenne, 20.

« Pour ne citer que quelques-uns des chiffres du rapport du garde des sceaux, on constate que 41.830 affaires dûment inscrites n'ont pu être jugées au cours de l'année 1891. Dans ce chiffre le tribunal de la Seine figure pour 14.090. »

De boîteuse qu'elle était jadis, la déesse des plaideurs est décidément en train de devenir cul-de-jatte — sauf son respect.

Heureusement que « des mesures ont été prises, dit le rapport, pour remédier à cet encombrement et la statistique à venir démontrera qu'elles ont été efficaces. »

Tout porte à croire en effet que la totalité des instances engagées en 1892 auront une solution... dès l'aurore du siècle prochain ; car la Justice n'attend que l'Exposition de 1900 pour y choisir un appareil de pesage beaucoup plus expéditif et perfectionné que les anciennes et rudimentaires balances dont elles se servent depuis les temps mythologiques.

Elle guigne déjà la bascule automatique qui, moyennant l'introduction — par un orifice *ad hoc* — d'une « provision » suffisante et de copieuses honoraires, rendra instantanément des arrêts ornés de « considérants fortement motivés » sans appel et en dernier ressort... à boudin.

« Au banquet du centenaire de l'Ecole normale « M. Schwartz de Berlin a lu une longue adresse de l'Académie de Berlin sur l'utilité de l'Ecole normale et sur les excellents rapports qu'elle entretient avec elle. Puis il a développé ce thème que « la science n'a pas de patrie »

Nous avions déjà, dans ce cas, les anarchistes, les guesdistes, les internationalistes, les peintres-choucroutistes ; au tour des savants maintenant — s'il fallait en croire cette docte tête carrée.

Les autres catégories sociales ne pouvant tarder à leur emboîter le pas, vous verrez qu'il ne restera bientôt plus en France, pour s'obstiner dans le culte vieillot et démodé de la patrie, que la rédaction du *Journal de Guignol*.

Mais s'il n'en reste qu'un « nous » serons celui-là ! C'est-à-dire que nous serons deux ; car — au susdit banquet où hoquetait l'anormal Schwartz — « Le dernier toast a été porté par M. Jules Simon qui a bu au siècle prochain ; à la société et à la patrie. »

Nous voterions bien un bon point à l'ancien n° 606 ; mais ayant été confrencier à Berlin, sous la présidence de Guillaume II, il n'a pas grand mérite à être revenu plus dégoûté de l'Allemagne que les ministres qui envoient « mariner » notre flotte à Kiel, au lieu de l'employer à transporter nos troupes à Madagascar.

Les officiers de la garnison du Havre ont offert au café Guillaume-Tell un vin d'honneur aux officiers du croiseur anglais *Australia*, du *Jean-Bart*, de l'*Elan* et des torpilleurs qui se trouvaient dans le port à l'occasion du voyage présidentiel.

M. Bernal, consul général d'Angleterre, a répondu en ces termes au colonel Thibon :

« Partout où nos officiers se sont rencontrés avec ceux de la France, ils ont toujours trouvé des cœurs vaillants et généreux, des âmes chevaleresques. »

Mais, consul anglais que vous êtes ! ce n'est pas à nos compatriotes qu'il faudrait débiter vos flagorneries ; c'est à vos bons amis malgaches que vous devriez faire part de la haute estime que nos officiers vous inspirent ; au lieu de représenter notre armée aux Hovas — ainsi que vos sous-Blowitz ont la duplicité de le faire — comme un ramassis de brutes féroces et sauvages... tels que vos nationaux en offrent de si fâcheux exem-

ples à ces peuplades abruties et exploitées par vos méthodistes dont nous allons enfin les délivrer.

Ainsi soit-il !

RATAKOUM.

Chronique théâtrale

L'Ami des Femmes
Comédie en cinq actes de M. A. Dumas fils

Sans vouloir aucunement afficher en la circonstance une pudibonderie exagérée, je dirais qu'il serait peut-être bon de s'exprimer en latin pour exposer le sujet de *L'Ami des Femmes*, la comédie très contestée de M. Alexandre Dumas fils, que la Comédie Française a eu l'idée de mettre à son répertoire. Venant de chez les aristarques de la maison de Molière, le symptôme a son prix : il doit réjouir tous les esprits indépendants et toutes les âmes vraiment sincères.

Ainsi que je viens de le dire plus haut, l'analyse de *L'Ami des Femmes* n'est pas des plus aisées. J'essaierai pourtant : Monsieur et Madame de Simerose sont deux époux qui... voyons... comment dirai-je?... qui se sont mal entendus. Madame, justement froissée, mène dans la vie une existence trop uniforme pour ne pas paraître étrange ! Monsieur, lui, est retourné tranquillement à ses liaisons d'un jour. Entre temps, Madame de Suiserose a bien voulu prêter une oreille attentive (vieux cliché) aux déclarations d'un certain fat qui s'appelle M. de Montègre ; la jeune femme ne tarde pas à être désillusionnée et cruellement, je vous en réponds. C'est ici qu'intervient M. de Ryons, l'analyste subtil, le psychologue impeccable, le phrénologue impassible « l'ami des femmes » enfin. Ce parfait gentleman lassé de satisfactions plus ou moins heureuses, occupe ses loisirs à diagnostiquer les cas de conscience féminins, à les étudier à la loupe, à en rechercher les causes, à en commenter les raisons. Sorte de confesseur laïque, M. de Ryons domine bien vite Madame de Simerose ;

et la morale de cette longue comédie, c'est que les deux époux tombent à la chute du rideau dans les bras de l'un de l'autre avec une effusion touchante et une émotion des plus communicative. M. Alexandre Dumas fils met cinq actes pour arriver à ce dénouement.

Il faut à cette œuvre, qui se distingue par une hardiesse extrême, des interprètes de premier ordre et dont le talent scénique incontestable soit tempéré par la mesure qui convient. Mmes Bartet, Marsy, Muller et Pierson et MM. Worms, Raphaël Duflos, Leloir, Truffier et Berr sont ces artistes ; tous comprennent la véritable physionomie de leurs rôles ; il n'y a en somme que des éloges à leur faire et j'espère que M. Alexandre Dumas fils n'aura pas été le dernier les leur adresser.

En relisant longuement les principales scènes de *L'Ami des Femmes*, il me vient une réflexion dont je m'empresse de vous faire part : ce M. de Ryons que nous retrouvons à chaque instant dans la comédie du Maître, philosophe si froid, dilettante si raffiné, me semble depuis quelques années avoir suscité bien des continuateurs ! Le Robert Greslou que Paul Bourget immortalisa dans le *Disciple* pourrait être son fils et la plupart de nos romanciers — j'entends ceux dont l'égoïsme féroce cultive leur « moi » avec un soin jaloux — paraissent avoir suivi très assidûment ses leçons. Remarquez très expressément que M. de Ryons ne provoque les confessions féminines que dans le but de savourer le récit de confidences plus ou moins piquantes. Et je me rappelle en ce moment le passage du *Disciple* où Robert Greslou allume l'amour dans l'âme d'une jeune fille, uniquement dans l'intention de noter l'heure précise où les tortures de la passion lui feront demander grâce. Le rapprochement est piquant, vous le voyez.

M. de Ryons pouvait paraître invraisemblable à l'époque où l'auteur du *Demi-Monde* fit représenter son œuvre pour la première fois. Nous étions alors en 1864. Nous avons terriblement fait du chemin depuis ; grâce à la magie de

son style, M. Alexandre Dumas fils a créé le père d'une génération redoutable ; cette génération d'hommes infatués et veules a grandi rapidement ; elle nous envahit, elle nous submerge. Favorisée par un quiétisme inquiétant, elle peut désormais produire ses tristes résultats à l'aise. Ce sont la débilité dans l'art, le manque d'énergie morale et l'engourdissement de la volonté. Il y a, quelque part, des sophistes dont on en s'est pas assez méfié qui doivent être fiers de leur œuvre ; il me semble qu'à cette heure, j'entends ricaner Maurice Barrés!...

GEORGES DE MYRTE

Galerie Lyonnaise

MAURICE JACQUET

Maurice Jacquet est un jeune compositeur de talent dont les œuvres, déjà nombreuses, commencent à poindre et à lui faire un nom dans le monde artistique.

Il naquit à Avignon le 22 septembre 1872 et fit ses études élémentaires à St-Etienne. Il vint ensuite à Orange où il continua ses classes, cultivant déjà avec passion l'art musical, puis, choisissant enfin Lyon comme résidence, il y fit des études d'harmonie et s'adonna complètement à cultiver son art préféré.

Ces longues soirées de veille, ces heures d'insomnie et de travail, ces efforts inouïs pour arriver à un bon résultat devaient produire leurs fruits, aussi est-ce avec la plus vive satisfaction et la plus grande joie qu'il vit ses compositions éditées et lancées dans le monde où elles eurent une marche brillante jusqu'à ce jour.

Comment ne pas avoir de succès avec des compositions aussi délicates que : *Belle nuit* (valse pour piano), *Rêve d'amour*, *Torino Ninette*, *Fripoulette*, *Lointain souvenir*, etc... tous de ravissants morceaux pour piano qui, certainement, figurent parmi les œuvres préférées de nos meilleures musiciennes. La Chanson est aussi une des branches qui forment la palme de gloire que le jeune Jacquet s'est acquise.

Nous nous faisons un plaisir d'en citer quelques unes parmi les meilleures : *Le Menestrel*, *Sur la plage*, *Dors Mignonne*, qui eut un très grand succès, *La fin d'un*

rêve, *La marche des pâtisseries*; *Sous les tilleuls*, *La chanson des amours*, *Mignonne* créée actuellement par Mévisto, *Puisque nous nous aimons*, *Chant d'oiseau*, *Le baiser*, *Fleurs discrètes*, *Le nid*, etc...

Ses principaux collaborateurs sont Louis Faure, l'excellent chansonnier, Jules Noble, Paul Dauj, Jeanne Miège, etc.

Ce qui place ses compositions au premier rang, ce n'est pas seulement la valeur des œuvres, mais encore leur création par les artistes les plus en vue. Marius Richard, Mévisto, Judic, Debailleul, Ramay-Randu, Chastan, Joannès Marie, etc.

Disons en terminant que Maurice Jacquet est, depuis 1893, membre de la Société des auteurs et compositeurs.

Il est un très habile professeur de mandoline, dont les capacités sont prouvées par le nombre respectable d'élèves qui suivent actuellement ses cours.

Paul JAUD.

SPECTACLES DE LYON

Concert des Ambassadeurs

Mercredi 15 mai courant, réouverture du Concert des Ambassadeurs, à Per-rache.

Dimanches et fêtes, matinées de famille à moitié prix.

(Voir les affiches pour les détails).

Une Maternité artificielle à Lyon

M. Lion, inventeur des couveuses d'enfants perfectionnées que l'on a pu voir fonctionner à l'Exposition, a fondé dans notre ville, rue de la République, 1, ancien local de la maison Chaîne, une maternité artificielle semblable à celle déjà créée à Nice.

Cet établissement reçoit et élève gratuitement jusqu'à complète gestation, tous les enfants venus avant terme ou débiles qui lui sont confiés.

L'Imprimeur-Gérant : J^e BLANC.

Imp. des Facultés, 20, rue Cavenne. — Lyon

AU PETIT LYON

J. DALMAS

1, Rue Basse-du-Port-au-Bois

près les marchés de la place de la Victoire et du quai de la Guillotière

SPÉCIALITÉ DE CHAPEAUX

POUR DAMES, FILLETES ET ENFANTS

Réparations de plumes et chapeaux

Façon à prix très réduits

FOURNITURES POUR MODES ET COUTURIÈRES

NOUVEAU

Calorifère mobile

au Pétrole

LE « TRIOMPHE »

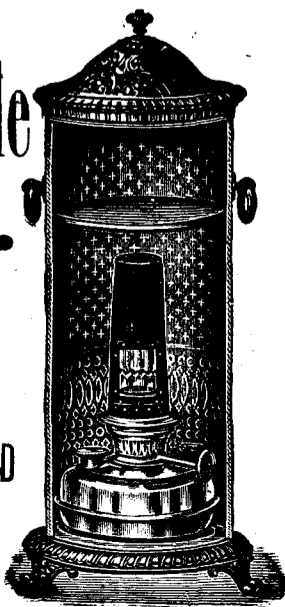
sans odeur ni fumée

Pouvoir calorifique 10 fois plus puissant que le gaz, avec économie de 50 0/0.

BRUNNER Frères. V. JOSSERAND

Dépositaire, Rue Saint-Joseph, 6

LYON



LA CHUTE DES CHEVEUX

COMPLÈTEMENT ARRÊTÉE

EN 3 JOURS

PAR LA

CAPILLAIRE DU DAUPHIN

Envoi franco contre mandat-poste de 4 francs à M. A. BERGERET, chimiste à Rives (Isère)

Dépôt dans toutes les Parfumeries et Pharmacies.

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES OBTENUES
Diplôme d'honneur Médailles d'or, vermeil, argent, etc., etc.

QUINA BRUNO

DÉPÔT TOUTES BONNES PHARMACIES
Envoi franco le litre 3,50 - par 12 litres 30 f.
Bruno-Tavernier, ph. 36, quai Fulchirois, Lyon

25, Cours Gambetta, 25

Restaurant A. DUPONT

PENSION BOURGEOISE

Depuis 70 francs par mois

Dîners à 2 fr. et au-dessus

CUISINE DE MÉNAGE

Salle de 100 couverts, Salons de familles

25, Cours Gambetta, 25

Société en commandite par actions

E. SINEUX & C^{ie}

(EN FORMATION)

Au capital de 5 millions de francs.

Messieurs les souscripteurs des actions de la Société « E. Sineux et C^{ie} » sont invités à se réunir à Lyon, au Palais du Commerce, salle des Réunions industrielles, le 17 mai 1895, à deux heures, en deuxième assemblée générale constitutive, à l'effet de :

1° Entendre la lecture du rapport des commissaires chargés d'apprécier les apports de M. Sineux et les avantages stipulés aux statuts de ladite Société et voter sur ledit rapport ;

2° Procéder à la nomination des membres du premier Conseil de surveillance pour la première année sociale ;

3° Approuver les statuts de la Société et la déclarer définitivement constituée.

Le rapport de MM. Rosset, Bernardin et Sage, commissaires nommés par la première Assemblée générale constitutive du 30 avril 1895, pour l'appréciation des apports en nature et des avantages particuliers, a été imprimé et se trouve, depuis le 1^{er} mai, à la disposition de MM. les actionnaires, chez M^e Verrier, notaire, 28, rue de la République, à Lyon.

Le Fondateur : E. SINEUX.

DEMANDEZ

dans les bonnes épiceries et comestibles les produits spéciaux de la maison

GONTARD, DISTILLATEUR-LIQUORISTE

Prunelle fine Champagne
Liquor Gontard (jaune et verte)
Bouquet alpin

Curaçao Haïti triple sec
Prémoline des Alpes
Charentaise